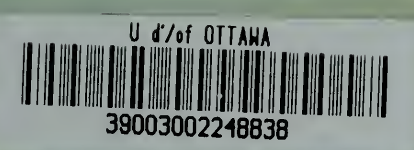
Dejarnac

REPONSE A L'EVANGE-
LISTE DE MONSIEUR A.
DAUDET



RÉPONSE

A

L'ÉVANGÉLISTE

DE

Monsieur A. DAUDET

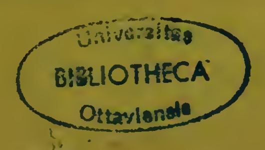
PAR

M. DEJARNAC



BARBEZIEUX
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE P.-J. BLAIX

1883



RÉPONSE

A

L'ÉVANGÉLISTE

DE

MONSIEUR A. DAUDET

PAR

M. DEJARNAC



BARBEZIEUX

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE P.-J. BLAIX

—

1883

LETTRE

A Monsieur Alphonse DAUDET

Monsieur,

Le 23 janvier, j'étais à la gare de Jarnac avec un ami qui, apercevant le premier, aux rayons de la bibliothèque du chemin de fer, votre nouveau roman, me dit : Tenez, voilà justement l'*Évangéliste*, de Daudet.

Nous en avions parlé la veille, moi sans le connaître personnellement, n'ayant pu encore me le procurer. Je l'achetai; c'était la 24me édition.

Insistant une fois de plus sur l'émotion profonde qu'a causée, dans le monde protestant, l'apparition de l'*Évangéliste*, je dis à mon ami, M. R.: « D'ordinaire, on nous laisse tranquilles; nous sommes ignorés, non discutés. Peut-être avons-nous, en définitive, l'épiderme trop sensible. » — « Peut-être bien », me répondit-il, de l'accent

d'un homme qui acquicsce ou qui, voyant le train prêt à l'emporter et n'ayant pas le temps de défendre son opinion, ne prend pas la peine de la bien préciser.

Si j'ai rappelé ce souvenir, d'une exactitude rigoureuse, c'est pour vous faire comprendre dans quel état d'esprit j'ai lu depuis votre roman. Il n'y avait chez moi, Monsieur, nul parti pris, à moins que ce ne fût celui de trouver excessive l'indignation de mes coréligionnaires. J'étais donc dans les conditions d'impartialité requise pour pouvoir apprécier votre œuvre et la juger sainement.

J'ajoute, sans la moindre hésitation, que si j'avais eu, à un degré quelconque et peut-être sans m'en rendre compte à moi-même, l'arrière-pensée de trouver à redire à votre roman, la lecture des premiers chapitres m'aurait certainement bien vite désarmé. Comment, en effet, ne pas se laisser gagner, attendrir, par les tableaux si touchants, si émus, si pleins de poésie, que vous faites passer, dès le début, devant les yeux de vos lecteurs? Quelle grâce séduisante dans ces descriptions d'intérieur où vous excellez! Oui, Monsieur, vous m'aviez séduit, et je m'étais donné tout entier.

Mais à l'admiration a bientôt succédé l'étonnement, puis la tristesse, et quelque bien disposé que je fusse au début, j'ai fini par comprendre et par éprouver moi-même le trouble, le malaise, le mécontentement qu'a excités dans le public pro-

testant votre œuvre nouvelle ; — et c'est pour vous exposer franchement les raisons de cette opinion définitive, mûrement réfléchie, que je prends la liberté de sortir, moi obscur, des rangs du protestantisme dont je m'honore d'être un soldat dévoué.

Laissez-moi d'abord vous demander si l'expression attristée du tort indéniable que vous avez fait au protestantisme est bien parvenue jusqu'à vous, — et, dans tous les cas, m'en faire ici, avant d'entrer plus avant dans la discussion, l'écho fidèle.

OPINION DE LA PRESSE PROTESTANTE

L'Église libre, dans son numéro du 19 janvier, écrit ceci : M. Daudet n'a fait du protestantisme qu'une étude superficielle et insuffisante... Si le romancier voulait parler, en connaissance de cause, du protestantisme français, il n'aurait été que juste de s'enquérir au moins de quelques-unes de ses œuvres. Sans sortir de Paris, il en aurait rencontré de bien remarquables. Nous déplorons que M. Daudet n'ait pas cru devoir se livrer à cette enquête ; qu'il nous permette de l'engager à la faire maintenant. Il doit au Protestantisme, travesti dans son « Évangéliste », une réparation à laquelle son propre honneur et sa loyauté sont le plus directement intéressés.

Le Christianisme au XIXe Siècle, dans un numéro de même date, dit de son côté : L'étude de

M. Daudet « n'est ni juste ni vraie... Elle a le double tort de prêter à une association infime et bizarre (par où *le Christianisme au XIXe Siècle* entendait l'armée du Salut), une importance qu'elle n'a point, avec des torts qu'elle n'a pas non plus, et de faire rejaillir sur le protestantisme une ignominie qu'il ne mérite point. »

Depuis que ces lignes ont été écrites, M. Sautter, un honorable protestant de Paris, — il s'en trouve encore, quoi que doivent en penser ceux de vos lecteurs qui ne nous connaissent que par l'*Évangéliste*, — vous a demandé une entrevue, à la suite de laquelle il s'est cru autorisé à déclarer publiquement, en votre nom, que vous n'avez voulu peindre « ni le protestantisme en général, ni l'évangélisation protestante, ni l'armée du Salut », mais que l'histoire qui forme le thème de votre livre est imputable aux adeptes d'une « secte qui a son centre dans le Midi de la France. »

Cette déclaration a certainement son importance, nous aurions mauvaise grâce à ne pas en convenir; mais les réflexions dont M. Sautter l'accompagne, ont aussi la leur, vous ne sauriez le contester. L'erreur de M. Daudet, dit-il, « est d'avoir attribué à la secte en question une importance qu'elle n'a pas. A peine connue à Paris, n'y comptant, à coup sûr, pas un seul membre riche et influent, il n'a pu venir à la pensée de personne ici (j'ajoute : et ailleurs) de lui attribuer les méfaits du banquier

Autheman et de sa femme, et les suppositions que chacun s'empresse de faire en pareil cas, se sont (je souligne le mot) *nécessairement* trompées d'adresse. »

Sans doute, M. Sautter espérait du moins dissiper pour l'avenir les malentendus auxquels l'*Évangéliste* a donné et devait nécessairement donner naissance.

Sa lettre a-t-elle eu cet heureux résultat?

Il est vrai que *l'Église libre* dit (26 janvier) : « D'après la lettre de M. Sautter, M. Daudet aurait visé dans l'*Évangéliste*, comme coupable du fait odieux qui forme le point de départ de ce roman, une petite secte du Midi, qui n'est pas nominalement désignée. Il s'agit manifestement de la secte des Hinschistes, dont le chef spirituel est une dame Armengaud. Si cette dame a des explications à fournir sur le fait spécial en question, nos colonnes lui sont ouvertes pour cela. » Ce qui prouve, pour le dire en passant, combien ceux qui tiennent à l'honneur du protestantisme, désirent que les responsabilités encourues retombent sur qui de droit, — si tant est qu'il y ait lieu, — et ne planent pas indistinctement sur les coupables et sur les innocents.

Mais, d'autre part, M. Paul Bourde, chroniqueur du *Temps* (23 janvier), et beaucoup d'autres avec lui, continuent à faire retomber sur l'armée du Salut la responsabilité de l'acte odieux dont vous

l'auriez déclarée innocente; et *le Christianisme au XIXe Siècle* peut écrire, le 26 janvier, ces paroles sur lesquelles j'appelle votre attention: « Les explications que M. Daudet a fournies à M. Sautter demeurent ou ignorées de la masse des lecteurs *ou impuissantes à convaincre ceux qui les ont lues...* (C'est moi qui souligne). C'est ainsi qu'il s'établit une légende, et cette légende, en dépit des dénégations insuffisantes, tardives, mal connues, de M. Daudet, va compromettant non pas une secte du Midi, non pas même l'armée du Salut, mais le protestantisme dans son ensemble. »

Voilà, Monsieur, la note juste, et il est infiniment regrettable qu'elle le soit.

Il fallait ou bien laisser le protestantisme à sa modeste obscurité, ou bien, puisque vous teniez à l'amener sur la scène, l'y produire sous son vrai jour.

Vous aviez à accomplir ce que quelques-uns de vos admirateurs ont appelé « une œuvre de justice » contre une secte infime et inconnue même du public protestant? Il importait avant tout de dégager celui-ci, de ne pas le rendre solidaire des actes coupables que vous aviez pris la résolution de dénoncer à la conscience de vos concitoyens. — Faute de quoi, tout en prétendant venger l'innocence, vous l'accablez, et votre œuvre de redressement a les mêmes résultats qu'une œuvre de malveillance.

Si vous n'aviez d'autre ambition — la chose

vaut la peine qu'on insiste, — que celle de donner à vos innombrables lecteurs une œuvre d'imagination, la création fantaisiste d'un romancier qui se meut dans le domaine infini des fictions, nous pourrions regretter ce rêve de votre esprit, vous en témoigner notre douleur...... et passer outre.

Mais la réputation que vous avez, de vous inspirer de la réalité pour le fond et les mille détails de vos romans, et la prétention que vous émettez vous-même dans la courte préface de l'*Évangéliste*, nous imposent d'autres devoirs.

« A l'éloquent et savant professeur Charcot, médecin de la Salpétrière, je dédie cette observation », avez-vous écrit en tête de l'*Évangéliste*.

Puisque vous l'appelez vous-même « une observation », vous ne trouverez pas mauvais que nous traitions votre œuvre comme telle, et, qu'à ce titre, nous la soumettions à un examen précis.

PETITES MISÈRES

La première chose qui m'a frappé dans votre livre, c'est le mêli-mêlo incroyable que vous faites des mots : luthérien et réformé, et j'en suis arrivé à me demander sérieusement si vous connaissez bien la signification précise de chacun de ces termes.

C'est ainsi que, d'une part, vous faites faire au pasteur Aussandon, que vous appelez le grand

orateur de l'Église réformée, l'enterrement de *Crand-Mère*, qui était luthérienne (la préférence accordée à ce pasteur peut d'ailleurs s'expliquer par une foule de bonnes raisons), et que, d'autre part, vous tenez à noter qu'avant de conduire le cortége au cimetière, il fit, « selon le rite luthérien », un discours à la maison mortuaire. — Que signifie votre « selon le rite luthérien », quand il s'agit d'un pasteur de l'Église réformée qui fonctionne et que, sur ce point spécial, le rite réformé ne diffère en rien du rite luthérien ?

Plus tard, on voit Mme Autheman, qui a converti son mari à la religion réformée, qui l'a fait nommer ancien à l'Oratoire, principale paroisse de l'Église réformée de Paris, et dont la plus chère auxiliaire est une « Calviniste enragée », avoir sous sa haute direction un pasteur luthérien, à la place duquel elle pontifie !

Cela n'a l'air de rien, mais cela met en défiance ; et forcément on se pose cette question : est-ce que M. Daudet ignore la distinction que l'usage a établie entre les mots luthérien et réformé ? Ne sait-il pas qu'il y a une église luthérienne et une église réformée, et que ces deux églises, quoique sorties l'une et l'autre de la réformation, ne doivent pas cependant être confondues ?

Mais laissons là ces misères et abordons des choses plus sérieuses.

GRAVE REPROCHE

Vous dites, parlant de Mme Ebsen, que cette pauvre mère, après avoir en vain frappé à toutes les portes pour ravoir sa fille chérie, s'était enfin adressée au pasteur Aussandon, et que, en attendant qu'il lui communiquât sa décision, ses yeux rougis guettaient à la vitre, jour après jour, « ce que la religion pourrait bien faire pour celle à qui la religion avait tout pris » (page 298).

Au moment de préciser mes impressions et d'orienter mes critiques, cette parole se détache de votre livre et prend un relief qui fixe mon attention.

C'est qu'en effet l'*Évangéliste* est bien, intentionnellement ou non, un réquisitoire contre la religion, surtout contre la religion protestante, contre ses dangers, — et un panégyrique en faveur de ce que j'appellerai, faute d'un nom plus précis, la sagesse mondaine; disons, si vous le voulez, la sagesse laïque.

Je ne me préoccupe pas, en ce moment, du but que vous avez ou non désiré atteindre. Ce but idéal, je veux l'ignorer. Je constate seulement le but réel que vous avez atteint, avec habileté ou maladresse, ce n'est pas mon affaire et peu m'importe pour le présent. Je prends l'*Évangéliste*, je l'étudie en lui-même, sans me fatiguer l'esprit des commentaires plus ou moins autorisés, plus ou moins fidèles qui ont précédé ou suivi sa publi-

cation, — et j'arrive à cette conclusion rigoureuse: c'est que tous les beaux rôles sont réservés dans votre livre à ceux qui attachent à la religion une importance très minime, et que ceux, au contraire, qui y sont désignés comme les représentants de la foi, y sont dépeints sous les couleurs les plus repoussantes.

A cette affirmation absolue, il y a, je le sais, une réserve importante à faire en faveur du pasteur Aussandon, et dont ceux qui se sont constitués vos défenseurs font grand bruit. Mais c'est ici le cas ou jamais de rappeler que l'exception confirme la règle. Je m'expliquerai plus tard ouvertement sur ce point.

Pour le moment, je reviens à mon affirmation première et tiens à déclarer encore une fois que, consciemment ou non, vous avez fait le procès à la religion en général, et d'une manière toute particulière, avec une vigueur toute spéciale, une prédilection marquée, dirait-on, — au protestantisme.

GALERIE DE PERSONNAGES PROTESTANTS

Pour le montrer, je prends tout d'abord Lina, votre ravissante héroïne. Tant qu'elle n'a pas plus de religion que le commun des mortels, dont beaucoup en ont fort peu, elle est une fille aimante, dévouée, pleine d'attentions pour sa mère. Si le

plus jeune des fils Aussandon, Paul le major, la demande en mariage, — par affection pour celle qui, après la mort de *Grand-Mère*, lui a dit : « Aimons-nous bien, ma Linette, ne nous quittons jamais », — elle répond : Non. Si elle disait oui, il faudrait aller de garnison en garnison, être toujours par les chemins, loin des regards maternels. Pourtant le refus lui coûte; c'est un vrai sacrifice qu'elle fait. Mais, dans sa piété filiale, elle ne laisse rien paraître de son chagrin (page 47).

Plus tard, quand elle ne se contente plus « du Christianisme officiel, avec ses rites routiniers, sa foi sans chaleur » (page 169), elle foule résolûment aux pieds les sentiments les plus sacrés. Les angoisses maternelles ne sauraient l'arrêter. Dieu l'appelle; elle va à lui.

Passons aux autres personnages du roman, et caractérisons-les en quelques mots, dans l'ordre même où ils nous sont apparus.

Voici *Birk*, le pasteur Danois, qui est venu « s'établir à Paris ». Un vulgaire homme d'affaires, qui savait que les pasteurs de Paris se mariaient richement et s'était mis en tête d'utiliser son passage à Babylone pour ramasser une grosse dot (page 46) !

Vraiment! Il savait que les pasteurs de Paris se marient richement, le pasteur Birk! Eh bien! moi, je l'ignorais. Non, je n'avais pas fait encore « cette observation-là ». J'ai même entendu dire de per-

sonnes autorisées qu'elle ne concorde pas du tout avec la réalité; et je me suis fait depuis, à part moi, cette réflexion, laquelle vaut bien une observation : que, d'ordinaire, les pasteurs qui sont appelés à Paris, ne sont pas précisément de la première jeunesse, que la plupart d'entre eux sont déjà, à ce moment, mariés et pères de famille, et que c'est là un empêchement assez sérieux aux riches mariages dont parle la légende.

Il est vrai que le fameux Birk, lui du moins, était célibataire et qu'en conséquence ses regards langoureux et voraces pouvaient guetter les dots à la sortie du temple (page 170).

« Vulgaire homme d'affaires », avez-vous dit! Non, vous ne l'avez pas qualifié comme il le mérite, cet homme indigne, qui ne craint pas de servir d'entremetteur pour faire enfermer comme folle (page 332) la malheureuse Mme Ebsen, qu'il sait mieux que personne être saine d'esprit. Laissez-moi lui donner son vrai nom : c'est un affreux coquin!

Mais j'y pense maintenant, vous l'aviez dit vous-même. En effet, n'avez-vous pas parlé quelque part de sa barbe de *Judas*?

Est-ce ce triste sire qui fera honneur au Protestantisme?

Après Birk, — le nom m'est aussi antipathique que le personnage, — voici *Anne de Beuil*, « la Calviniste enragée », une Charentaise, celle-là.

Charentais aussi, l'instituteur Crouzat avec ses yeux ardents, d'un bleu globuleux et fanatique, sous un front pointu (page 205).

Que peuvent donc vous avoir fait les Charentais, que vous les appeliez ainsi des fanatiques et des enragés! Décidément vos *observations* sont nouvelles pour moi. Elles me font marcher d'étonnement en étonnement. Je suis né dans la Charente, j'y exerce les fonctions de pasteur, et, jusqu'à présent, j'avais trouvé les Charentais raisonnables, sensés, d'un esprit rassis, pratiques, peut-être un peu tièdes si vous tenez à parler de leurs défauts, péchant plutôt par excès d'indifférence que par excès de zèle religieux, mais pas fanatiques ni enragés le moins du monde, je vous assure; — à moins que je ne le sois tellement moi-même qu'il me soit désormais impossible de reconnaître chez autrui cette terrible maladie. Affreux soupçon qui traverse mon esprit, mais dont heureusement je puis me débarrasser en constatant que je n'ai pas les yeux « d'un bleu globuleux ».

Quant à *Anne de Beuil*, il me semble la voir, grande, sèche, comme le protestantisme dont elle est le prototype (page 136). La voilà, prête à monter chez Éline pour lui demander de traduire en Anglais et en Allemand les « Heures du matin » à trois sous la prière l'une dans l'autre, nous avez vous dit (page 66). En passant devant les deux enfants Lorie, elle darde sur eux des « yeux mé-

chants », elle les regarde « goulûment », comme si elle voulait les emporter (page 64). Pauvres petits! Tant qu'ils la sentent sur leurs têtes, ils restent immobiles, n'osant ni parler ni respirer (page 65), et quand elle est partie, ah! quel soupir de soulagement!

Brusque, la voie rauque (page 81) et dévorée de zèle, elle allait de porte en porte, promettant la clientèle du Château, la protection de sa maîtresse Mme Autheman à tous ceux qui iraient au temple et enverraient leurs enfants aux écoles évangélistes (page 132). Avec cela, d'une patience et d'une charité peu orthodoxes : « Tu veux brûler, Satan, eh bien, brûle! »

Une espèce de croquemitaine en jupons, une vraie « Calviniste enragée », quoi!

Est-ce cette affreuse mégère qui fera honneur au protestantisme?

Après Birk le danois, Anne de Beuil et Crouzat les Charentais, *Watson* l'Anglaise. Toutes les nationalités y passeront.

Watson perd un de ses enfants, qui se noie sous ses yeux. Une créature, qui n'a pas de nom dans votre livre et ne méritait certes pas d'en avoir, lui dit: « Ce qui t'arrive est un premier avertissement du Père, la punition d'avoir livré tout ton cœur aux affections terrestres, car il est écrit : *N'aimez point* » (page 159).

La malheureuse mère, fanatisée par cet être qui

n'était plus digne assurément du nom de femme, abandonne son mari et ses enfants pour apporter le salut aux âmes asservies par le démon (page 159). Ce n'est pas sans peine, sans verser beaucoup de larmes, qu'elle prend une telle résolution ! Ah! quelles luttes! quel déchirement! Mais, « avec l'aide de Dieu », elle triomphe « des piéges de l'esprit du mal » (page 160) qui voulait la retenir auprès des siens !

Faut-il s'indigner? Faut-il prendre en pitié de tels travestissements de la vérité chrétienne?

J'ai entendu, un jour, un pasteur qui consacrait tout son temps et toutes ses forces à l'évangélisation, faire une charge contre ceux qui citent l'évangile à tort et à travers et le dénaturent à plaisir; et, joignant avec esprit la pratique à la théorie, il disait : Mes amis, il est écrit que Judas « s'en alla et s'étrangla ». Il est aussi écrit : « Va et fais la même chose » (Matthieu XXVII 5. Luc X 37).

Vos personnages sont de cette force-là !

Comment ! il est écrit : *N'aimez point?* Oui, n'aimez point « la sottise »(Proverbes I 22), et beaucoup d'autres choses semblables. Mais où donc est-il défendu à une mère d'aimer ses enfants ? « La femme pourra-t-elle oublier son enfant et n'avoir pas pitié du fils de ses entrailles ?»(Esaie XLIX 15). « Pour toi, enseigne les choses qui conviennent à la saine doctrine... que les femmes âgées apprennent

aux jeunes femmes à aimer leurs maris, à aimer leurs enfants. » (Tite II 1. 3. 4).

La voilà, la saine doctrine, vous l'avez entendue! Pourquoi la malheureuse Watson n'a-t-elle trouvé personne pour la lui enseigner?

L'HÉROÏNE

C'est assez parler des comparses. Arrivons à l'héroïne, non à celle qui éveille la sympathie et gagne tous les cœurs, mais à celle qui est destinée à attirer sur sa tête tout ce qui peut s'amasser d'indignation et de colère dans l'âme du lecteur.

Enfant, Jeanne Châtelus avait été confiée par son père à une vieille tante d'un protestantisme étroit, exagéré (décidément nous n'en verrons pas d'autre) et noyé de menues pratiques (page 90).

Jeune fille, sa tante l'emmène pour raison de santé dans les Alpes-Bernoises. Elle y trouve un fiancé, un génevois, étudiant en théologie, futur missionnaire, qui ne devait pas être son mari.

Ces fiançailles et leur rupture méritent vraiment de fixer l'attention. Elles pourraient donner lieu à un joli récit, avec ce titre : Oyez, oyez, Mesdames et Messieurs, comment on s'aime entre protestants; écoutez l'histoire de l'amour *réfrigérant*! — « Quand ils se parlèrent pour se fiancer, sans témoins, au bord de la mer de glace, ce qu'ils se dirent n'aurait pas été déplacé dans un temple. Des protestations

et des promesses froides comme la bise d'hiver qui soufflait par ces premiers jours de septembre » (page 97). « Ils jurèrent d'être l'un à l'autre, de s'employer à répandre l'évangile, et ceci convenu et promis, la main dans la main, ils restèrent serrés l'un contre l'autre, sans parler, le génevois *relevant son collet parce qu'il grelottait* » (page 98).

Si le clergé catholique se résigne à aller chercher dans l'Arsenal de l'*Évangéliste* des armes contre le protestantisme, qu'il n'oublie point surtout le parti qu'il pourra tirer de cette scène, pour mettre un terme aux mariages mixtes qu'il déplore. Que le prêtre montre à ses paroissiens et paroissiennes ce couple de fiancés... et désormais il peut dormir tranquille. Et si, par impossible, il en est après cela qui veuillent encore tenter l'aventure, il pourra leur dire, la conscience en repos, non pas comme Anne de Beuil : « Tu veux brûler, Satan, eh bien! brûle », mais : « Tu veux geler, eh bien! gèle. »

S'unir à un protestant! S'exposer à l'influence du protestantisme! de ce pouvoir réfrigérant!! (page 98) brrr!!! Autant vaudrait être lié pour la vie à un bloc de glace du Pôle Nord.

Encore un mot sur le génevois. Le futur missionnaire, en se fiançant avec la belle Jeanne, voulait surtout épouser sa fortune. Qui l'eût dit du nouvel apôtre des Bassoutos? Une crise commerciale ruine la maison Châtelus. Bonsoir! Le fiancé retire sa parole. Encore un qui faisait la chasse aux

grosses dots. Tous dans le même sac, les étudiants en théologie et les pasteurs célibataires ! *Birkus es et Birkus manebis.*

Jeanne Châtelus est devenue la richissime Mme Autheman.

N'ayant pu porter l'évangile aux Bassoutos, elle va se consacrer tout entière à ses compatriotes. Elle fonde l'œuvre de Port-Sauveur, ouvre des écoles, bâtit un temple, prépare des jeunes filles et de jeunes femmes au rôle de prédicantes, écrit des livres de piété, fait des conférences.... C'est l'*Évangéliste.*

Faisons connaissance avec l'*Évangéliste* auteur. Dans ses « Heures du matin » elle écrit : « Le rire et la gaieté sont les apanages d'un cœur corrompu. Nos cœurs n'en ont pas besoin quand la paix de Dieu y règne » (page 71).

Il est sûr qu'elle ne devait pas rire souvent, et sagement faisait-elle, un simple sourire lui mettant aux yeux « comme un reflet bleuâtre de glacier » (page 84). Si elle eût rit tout à fait?.. On frémit d'y penser !

Quant à la raison qu'elle donne de son aphorisme, on peut dire qu'elle est au moins bizarre. Nous pensions, nous, que c'est précisément quand la paix de Dieu règne dans les cœurs qu'ils peuvent être heureux et gais. C'est aussi, sans doute, ce que pensait saint Paul, quand il écrivait aux premiers chrétiens : Soyez toujours joyeux.

Voici une autre maxime du livre de Mme Autheman : « Un père, une mère, un mari déçoivent l'affection. En tous cas, ils meurent. Y attacher son cœur, c'est faire un mauvais calcul. Le bon calcul, c'est d'aimer Christ, *de n'aimer que lui.* C'est pourquoi faisons la guerre aux idoles et chassons de nos cœurs tout ce qui pourrait rivaliser avec lui » (pages 71 - 72).

Où pouvez-vous bien avoir rencontré, dans la réalité, de telles énormités? On serait presque tenté de vous appliquer les paroles qu'à cette même occasion vous mettez dans la bouche de Mme Ebsen, parlant à sa fille : « Va, Linette, nous avons bien tort de nous emporter... S'il fallait prendre à cœur toutes les sottises qu'on lit!.. » (page 72).

Évidemment votre Mme Autheman ne doit pas avoir été étudiée sur le vif. C'est un être de raison, si l'on peut dire cela d'une personne qui en a si peu.

Voyons si la suite infirmera cette impression.

Mme Autheman s'adjoint un pasteur, le Birk que nous connaissons, pour faire les communions, les mariages, les enterrements, mais elle garde la suprême direction de son église. Elle se réserve « le prêche, l'interprétation des versets » et monte en chaire, à la stupeur des paysans (pages 133-134). Ajoutons : et à la nôtre.

Pour avancer sa propagande, elle institue une prime d'argent et de vêtements, payable, le jour de

la communion, à tous ceux qui accepteront la religion réformée (page 134). Quarante francs et une redingote à quiconque communie au temple de Petit Port! (page 120). Et le jeune Nicolas, le voyou parisien, prenant son masque hypocrite, peut lâcher un verset de circonstance : « J'ai ôté de dessus toi ton péché et je t'ai vêtu d'habits neufs ».

Car c'est là la maladie qui sévit partout où s'exerce l'influence de Mme Autheman. On ne voit et on n'entend dans son entourage que des passages de la Bible. « Les murs suintent des versets » (page 138). On peut même dire qu'ils en inventent, ce qui est encore plus fort. La boucherie porte, en effet, en grandes lettres noires au-dessus de l'étal, ces paroles inconnues : « Meurs ici pour revivre là ». L'épicier, plus exact, sinon plus spirituel, avait écrit dans sa boutique : « Affectionnez-vous aux choses qui sont en haut » ; et vous faites remarquer, avec un à-propos que vous croyez sans doute des plus heureux, que ce qu'il y avait en haut, c'étaient justement des flacons de prunes et de cerises à l'eau-de-vie. — On dit qu'en France le ridicule tue. De qui faudrait-il bien porter le deuil?

Pour gagner des âmes, Mme Autheman a plusieurs cordes à son arc. Quarante francs et une redingote ne pèsent pas toujours d'un grand poids sur un cœur irrésolu.

Faut-il triompher des dernières résistances? —

En avant les breuvages stupéfiants! et les boissons qui fanatisent!

Éline est en surveillance à la retraite. Elle est agitée de sentiments contraires. Il lui semble voir sa mère lui tendre les bras : Reviens, reviens... Elle lui parle à son tour en sanglotant, « jusqu'à ce que, lasse de cette lutte horrible, elle allonge la main à tâtons sur le verre qu'Anne de Beuil (l'alter ego de Mme Autheman) lui prépare *tous les soirs*, et qu'elle s'endorme enfin d'un sommeil dont elle sort au matin sans pensée, sans volonté, n'ayant même plus de larmes » (page 266).

Avons-nous bien compris? S'agit-il d'une fable, d'une légende sans fondement, ou Mme Autheman a-t-elle, en effet, inspiré de telles infamies?

Quand Mme Ebsen déclare à l'avocat, auprès duquel elle est allée chercher aide et protection, que, sans les poisons qu'on lui faisait boire, jamais son enfant chérie ne lui eût causé tant de peine, un sourire incrédule accueille cette accusation. Mais « elle retourne ses poches et tend à l'avocat un papier tout chargé de formules chimiques, de noms d'alcaloïdes, hyoxyanine, atropine, strychnine, et portant le timbre d'une des premières pharmacies de Paris ». Et vous ajoutez que, « depuis le départ d'Éline, elle avait trouvé dans ses tiroirs une boîte de pilules et un petit flacon contenant, à l'analyse, un extrait de belladone et une décoction de fèves de Saint-Ignace, stupéfiants et tétaniques,

de quoi troubler le cerveau ou l'anéantir » (pages 282-283).

Dans quel monde sommes-nous, grand Dieu! Dans un monde transporté tel quel de la réalité dans le roman? ou dans un monde fantastique?

Lorsque Lorie, l'ex-Sous-Préfet, copiait, après sa disgrâce, des drames, vaudevilles et operettes à tant la ligne, pour subvenir aux besoins des siens, il se disait parfois, effaré de tant de complications infinies en dehors des réalités communes : Où vont-ils chercher tout ça? Et il concluait que le théâtre et la vie sont des choses absolument différentes (page 29). Ses paroles et sa conclusion me sont revenues bien des fois à l'esprit, en vous lisant. Comment avez-vous pu reprendre à votre compte toutes ces histoires à dormir debout, renouvelées des premiers âges de la chrétienté ou des époques troublées de la réforme? Comment avez-vous pu vous résigner à donner un corps à ces vieilles sornettes? Achat des consciences! Boissons stupéfiantes! Drogues et maléfices! Qui se serait attendu à pareille exhumation? Franchement, en 1883, « c'est vif », comme dit l'avocat à Mme Ebsen.

Allons! ce n'est pas seulement le théâtre qui, mis en regard de la vie réelle, éveille l'idée de deux choses absolument différentes; c'est aussi le roman, même quand il est signé Daudet et qu'il prétend être « une observation ».

Avouez du moins, Monsieur, que vous nous

avez mis là en bonne compagnie! Elle est jolie, votre galerie de personnages protestants! Et il est surprenant, n'est-ce pas? que nous ne nous déclarions pas satisfaits!

ET LE PASTEUR AUSSANDON?

J'entends ceux qui veulent atténuer les coups que vous avez portés au protestantisme : Et le pasteur Aussandon? disent-ils; se peut-il imaginer un plus noble caractère? Tous les partis ne se tiendraient-ils pas pour fort honorés de compter dans leur sein une foi si ferme, un cœur si courageux, une vie si pure et si bien couronnée?

Parlons donc du pasteur Aussandon.

Il apparaît à Mme Ebsen, — que l'administration, la magistrature et le barreau ont abandonnée, — comme une suprême ressource. Il se met, en effet, à sa disposition. Il va voir Mme Autheman, discute, supplie, menace. Rien n'y fait. Alors, il prend la résolution de dénoncer publiquement, du haut de la chaire de l'Oratoire, cette voleuse d'enfants, cette coquine, à laquelle personne n'ose résister.

J'ai lu, dans un article du *Temps*, que le chapitre dans lequel vous le montrez prêchant et refusant la communion à « l'indigne », est un des plus beaux et des plus émouvants que vous ayez jamais écrits. Sans avoir pu faire la comparaison, je le crois aisément; et volontiers je dirais que c'est

un des plus beaux et des plus émouvants dont puisse se glorifier un auteur. Je vous l'avoue sans détour : il m'a fait verser des larmes d'admiration, et je me suis dit, à la fin : Il réconcilie presque avec le livre. Tant de grandeur désarme. Il faut pardonner à celui qui a su si bien sentir et mettre en relief la beauté du culte réformé.

Hélas ! la réflexion est venue après l'émotion, et avec la réflexion, la tristesse.

En effet, je ne sais rien, vraiment, de plus accablant pour nous que cette scène elle-même, ce clou d'or de l'*Évangéliste*. C'est bien certainement le réquisitoire le plus mordant contre le protestantisme que renferme tout le livre.

La chose sera facile à montrer.

Aussandon, doyen de la Faculté de théologie de Paris, a communiqué son dessein à ses collègues. Que lui répondent-ils ? Ils cherchent à l'en dissuader ! *Oh ! l'implacable égoïsme humain* ! (page 297). — Mais Mme Ebsen n'a d'autre appui que le sien, *dans la platitude universelle !* (page 297) ; et il se déroberait tout comme les autres ! *Ah ! le brave doyen des hypocrites et des lâches* ! (page 297). — Il tient ferme.

Au moment de monter en chaire, un de ses collègues lui dit encore : « Prenez garde, Aussandon » (page 315).

Le Doyen accomplit son œuvre de justicier.

Mais quand il descend de chaire et traverse la

foule, — sur les visages que naguère il avait cependant baignés de larmes, tant son éloquence avait de puissance, — il lit la gêne et le désaveu.

Il entre *seul* à la sacristie, sans le cortége accoutumé d'amis qui viennent apporter au prédicateur le témoignage de leur admiration.

Et le concierge du temple et sa femme, marchant autour de lui, rangent les objets sacrés, sans parler au courageux pasteur, « comme s'ils craignaient aussi de se compromettre » (page 328).

Quelle signification dans cet isolement!

Comment! il ne s'est trouvé qu'un homme, un seul, qui fût véritablement homme, dans tout votre monde protestant, et les siens le renient! Et au lieu de s'enorgueillir de son courage et de l'applaudir de la fermeté qu'ils n'ont pas eue, ils lui tournent le dos!! Quel outrage plus sanglant pouvait être lancé contre le protestantisme? Il ne s'agit plus ici d'une secte circonscrite dans un coin de la France. Il s'agit bien du public protestant lui-même, représenté dans un auditoire d'élite! « Oh le brave doyen des hypocrites et des lâches! » — Merci.

CONCLUSION

Vous avez déclaré, paraît-il, à M. Sautter, que votre dessein n'a pas été de peindre et d'accuser « le protestantisme en général ».

Nous ne nous permettrons point de mettre en

doute votre affirmation. Mais ce que nous nous permettons, c'est de vous demander, — et de vous inviter à vous demander à vous-même, — ce que vous auriez bien pu faire de plus et de quelle autre manière vous vous y seriez pris dans le cas où vous auriez eu vraiment le dessein dont vous vous défendez?

Le détournement d'Eline, sa séquestration et tout le reste, vous ont été racontés avec pièces à l'appui, — dites vous, ou dit-on pour vous.

Eh bien! admettons-le, pour en finir. Supposons qu'après tout ce soit possible!

Parmi les protestants, il y a certainement eu, il y a encore aujourd'hui et il y aura encore demain des coquins, des voleurs, des incendiaires et des assassins. Dans un siècle, si d'ici là la peine de mort n'est pas abolie, l'on pourra dire assurément de tel ou tel misérable qui portera sa tête sur l'échafaud : Celui-là est né protestant. Qui le conteste?

En conclurons-nous que le protestantisme est une école de brigandage, de vol et de meurtre?

Or, l'impression que laisse la lecture de l'*Évangéliste*, c'est, pour dire le moins, que vous avez conclu du particulier au général. Vous pouvez bien vous en défendre, mais votre livre est là, et il fait solidaires des opinions burlesques et des méfaits de tous vos hallucinés, deux choses dignes de respect : la Bible et le Protestantisme.

Il importait, encore une fois, de les dégager de

cette solidarité compromettante et de ne pas en laisser à d'autres le soin tardif.

1° *La Bible.* Certainement, ceux qui ne connaissent pas très bien la Bible se demanderont, après vous avoir lu, si elle n'est pas un agent destructeur des liens de la famille.

J'ai déjà montré, à l'occasion du récit de Watson, qu'il n'en est rien.

Je citerai aussi, dans le même ordre d'idées, les chapitres III, des Colossiens, et VI, des Ephésiens.

Et à Eline, que les appels déchirants de sa pauvre mère n'émeuvent plus et qui laisse sans réponse des lignes comme celles-ci : « L'argent s'épuise ; encore quelques mois, je n'en aurai plus, et alors que devenir ? » (page 311), je rappelle la parole de saint Paul, lequel avait assurément compris la volonté de son maître : « Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et principalement de ceux de sa famille, il a renié la foi et il est pire qu'un infidèle » (I Timothée V. 8).

Est-ce clair, cela, Monsieur ?

Puisque vous vouliez citer des passages de la Bible, en voilà qu'il eût fallu ne pas laisser dans l'ombre !

2° *Le protestantisme.* Certainement, quiconque n'a pas vécu dans l'intimité des protestants se demandera, après vous avoir lu, s'ils ne sont pas un danger pour la France par leur fanatisme, leur étroitesse, leur humeur morose, leur esprit cha-

grin et tous les défauts que vous leur octroyez si gratuitement.

Que répondre à cela ? Comment se laver de tant d'accusations, à la fin d'une lettre, alors que la matière d'un volume y suffirait à peine?

Pascal, dans ses *Provinciales*, se fait adresser par un de ses amis la question suivante (si ma mémoire est fidèle) : « Comment t'y prendrais-tu pour prouver à quelqu'un qui t'accuserait d'être un suppôt de Satan, un tison d'enfer, une incarnation du diable, que tu n'es pas un suppôt de Satan, ni un tison d'enfer, ni une incarnation du diable? » Et il avoue combien il serait embarrassé!

Je confesse ingénument que je ne le suis pas moins!

Que dire à ceux qui ne nous connaissent pas? Que vous dire à vous-même, Monsieur, qui nous connaissez si mal? Sinon : apprenez à nous mieux connaître!

Votre roman n'est qu'une caricature du protestantisme. Votre honneur et votre loyauté vous font un devoir d'étudier à nouveau le sujet que vous avez si imparfaitement traité.

Vous avez la prétention de travailler sur des « documents ». Eh bien! consultez nos auteurs : les de Pressensé, les Bersier, les Puaux et tant d'autres. Lisez nos revues et nos journaux.

Lisez le *Signal*, et vous y trouverez, à côté d'une foi profonde, un accent d'honnêteté, une chaleur de cœur qui exciteront peut-être votre sympathie.

Lisez *l'Église libre*, et vous ne parlerez plus de visages froids et sombres, de tristesse ni de couardise.

Lisez le *Christianisme au XIXe Siècle,* et vous vous convaincrez qu'on peut tenir à la prospérité de son église tout en répudiant les inspirations du fanatisme.

Lisez tous nos autres journaux : l'*Évangéliste, le Témoignage*, *le Journal du Protestantisme Français, le Témoin de la Vérité*, *la Renaissance* et ceux encore dont les noms ne se présentent pas sous ma plume, — et, quoique à vous entendre le protestantisme soit un réfrigérant, vous vous apercevrez sans peine qu'il n'a point refroidi notre amour pour notre pays ; que, comme le vôtre, Monsieur, notre cœur bat pour la gloire et la prospérité de la France ; qu'il n'y a pas d'importation étrangère, de « peste anglicane » ou autre qui tienne ; que nous sommes bien les fils de notre Patrie et, qu'autant que qui que ce soit, nous la chérissons comme une mère !

Je vous souhaite, Monsieur, de l'aimer vous-même d'un amour aussi clairvoyant que je le suppose sincère.

Maurice DEJARNAC.

Post-Scriptum. Je viens de lire, au dernier moment, la lettre que vous avez adressée au neveu

de Mme Armengaud. Elle confirme de tous points les appréciations qui précèdent.

Il est à remarquer, en effet, que si vous vous défendez d'avoir visé, soit l'armée du Salut, soit la secte des Hinschistes, vous ne vous défendez pas, — quand c'est vous-même qui écrivez, — d'avoir voulu « peindre le protestantisme en général ». Ce silence me paraît significatif.

Vous écrivez :

« J'ai autorisé M. Sautter à dire... que « *l'Ar-*
« *mée du Salut* n'avait rien à voir avec l'*Évangé-*
« *liste*. Pas un mot de plus que cela. Quant au nom
« de Mme Armengaud, il n'a été prononcé qu'inci-
« demment et l'on en a fait un singulier et regret-
« table abus, auquel je reste absolument étranger. »

— Et c'est tout! « Pas un mot de plus que cela », répétons-nous, à notre tour!

L'Armée du Salut et la secte des Hinschistes étant mises, l'une et l'autre, hors de cause, que reste-t-il?

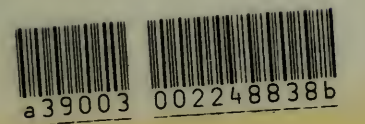
Le protestantisme en général.

Nous nous en doutions un peu et, vraiment, il aurait fallu être bien naïf pour ne pas s'en apercevoir!

Mme Armengaud, calomniée (?), aurait pu se défendre.

On peut tout dire impunément, quand il s'agit du protestantisme en général.

M. D.


a39003 002248838b